

Ce que veut la littérature

Olivia Rosenthal

pour le festival RQIÉ à Montréal

On m'a demandé d'expliquer ce que veut la littérature, on m'a demandé de parler pour elle, à sa place. Immédiatement je me suis dit, la littérature ne veut rien, la littérature n'est pas en mesure de vouloir, il faudrait pour cela la personnifier, lui donner les moyens d'une quelconque volition et elle n'en a pas les moyens : ses contours sont incertains, on ne sait même pas ce que c'est vraiment, la littérature. Alors si elle n'a pas d'identité propre et précise et déterminée et définitive, comment pourrait-elle en plus vouloir quelque chose? Bref, je me suis rebiffée, je me suis révoltée, j'ai pensé que je n'allais pas répondre à cette question, que ça ne me concernait pas et que si, par miracle, la littérature voulait quelque chose, moi en tout cas je ne voulais pas.

Et puis, comme souvent, je me suis un peu raisonnée, je me suis calmée, j'ai réfléchi, je me suis dit que ce n'était pas juste, que ce n'était pas correct, que ce n'était pas cool, pas sympa, tous mots que j'exècre mais que je me suis répétés dans ma tête comme pour me convaincre moi-même, c'est vrai quoi, on m'invite à parler ici, au continent nouveau, ce n'est quand même pas si fréquent, c'est même rare, c'est même unique, et en plus je râle, et en plus je fais la fine bouche et je m'exalte négativement comme j'ai toujours aimé faire et je me mets en colère comme j'ai toujours aimé faire, et je m'énerve comme j'ai toujours aimé faire. Alors je me suis demandé si le mieux n'était pas tout simplement d'entrer dans le rang, de rester dans les clous, ce qui veut dire exactement de marcher où on me demande de marcher afin d'éviter les accidents, d'être conforme, d'être convenable, d'être bonne élève. Ce que veut la littérature, oui, c'est que quelqu'un, tous, nous parlions en sa faveur, que nous la défendions comme si elle était attaquée, c'est un truc qu'on connaît depuis longtemps, déjà Du Bellay écrivait en son temps une *Défence et illustration de la langue française*, laquelle n'était pas si mal en point qu'il voulait bien l'affirmer. C'était déjà un moyen de composer une petite fiction utile : car si la littérature va mal, il faut la sauver et s'il faut la sauver alors moi, Du Bellay, je vais le faire, je suis même le seul à pouvoir assurer sa survie et sa renaissance. C'était une méthode et il faut l'avouer c'est une méthode qui a plutôt bien marché.

La littérature voudrait donc que nous soyons ses chevaliers servants et ses représentants, elle voudrait, par notre intermédiaire, apparaître faible pour mieux cacher sa force, elle voudrait que sa faiblesse soit indéfiniment reconduite et qu'on se plaigne indéfiniment de son manque, de ses failles, de son incapacité, de son imminente défaite. La littérature voudrait rester un monde à part, difficile à atteindre, toujours fuyant, toujours vacillant, toujours sur le point de disparaître mais délivrant malgré tout une petite lumière lointaine, un repère, un espoir, un dernier signe, un message. Voilà ce que voudrait la littérature. Et puisqu'elle le veut, je le veux avec elle, j'accepte de jouer le jeu, de marcher dans les clous, de faire ce qu'on me demande. C'est quand même le comble, quand on sait à quel point la littérature a besoin de ceux qui la contestent et la malmènent, combien, dans l'histoire, elle a été liée à ceux qui sortent du rang, qui gueulent, qui refusent, qui s'écartent, qui cassent et détruisent normes et lieux communs. Rester là, au bon endroit, dans un monde policé et convenable, répondre à une question, donner des raisons, trouver des arguments, avec des exemples, des noms, des influences, un palmarès d'auteurs de référence, c'est un exercice délicat. Ça va vraiment contre mon tempérament. Contre mon caractère. Contre ma manière de mettre ma pensée en mouvement. Et d'écrire. Et je ne vois pas, malgré tout le respect que je vous dois, pourquoi je devrais aller contre moi.

Alors j'ai pensé, j'ai pensé, il faut que je sois sincère, c'est le plus important, il faut que je le leur dise, il faut que je leur dise que je me fous de ce que veut la littérature, que ce qui m'intéresse, c'est ce que je veux moi, et ce que je veux moi, la littérature le veut peut-être aussi, si j'appartiens au groupe immense des écrivains qui écrivent de la littérature, mais en même temps je n'en suis pas sûre, en même temps je n'en sais rien, en même temps, comme mes livres l'ont souvent dit, je déteste appartenir à un groupe aussi digne soit-il, aussi respectable soit-il, tous les écrivains, je pense, détestent les groupes, détestent être mis avec d'autres dans une catégorie, tous les écrivains se croient uniques et s'ils ne pensaient pas ça, s'ils n'avaient pas cette croyance et cette ambition, ils feraient autre chose qu'écrire, ils se consacraient à des tâches plus collectives, ils défendraient des causes universelles, et même tout simplement ils croiraient à l'universel. Mais les écrivains, en tout cas certains, en tout cas un petit nombre, en tout cas moi, ne croient pas du tout à l'universel, l'universel, c'est une donnée abstraite, on dit par exemple l'art est universel mais il n'y a rien d'universel dans la littérature, au contraire, ce que veut la littérature, du moins ce que je veux moi dans la littérature, c'est le contraire de l'universel, c'est le particulier, c'est l'individuel, c'est l'infiniment intime, c'est que cette particularité la plus particulière puisse brusquement, on ne sait pas trop comment, rencontrer la particularité particulière d'un lecteur, et que cette rencontre soit comme une petite alchimie, comme un éclat, comme un flash, la littérature ne veut que de petites choses qui s'ajoutent à d'autres petites choses et qui à force font beaucoup, la littérature n'est pas l'adepte des grands stades, des mouvements de foule, des folies collectives, c'est un monde secret, un monde presque clandestin, ce que veut la littérature, du moins ce que je veux moi dans la littérature, c'est à la fois l'exposition, et la clandestinité, autrement dit la littérature veut des choses plutôt contradictoires et c'est pour ça qu'on a encore du pain sur la planche, le travail ne manque pas, on a des tas de contradictions à résoudre, comment être à la fois clandestin et public, comment est-ce qu'on va faire, on n'est pas sûr d'y arriver, on pense aux tonnes d'incertitudes, de reprises, de corrections, de paradoxes que la littérature déclenche, voire qu'elle exige de nous. On pense par exemple qu'on conteste l'usage des mots avec d'autres mots et parfois avec les mêmes mots, on pense qu'on est des agents doubles, on adopte les gestes et les expressions de l'ennemi, voilà qu'à cause de nous les mots usuels perdent de leur force, voilà qu'il faut trouver d'autres mots à l'intérieur des mots, une autre syntaxe dans la syntaxe, voilà que notre univers de signes est mis à mal, voilà que les certitudes se fissurent, on doute, on s'inquiète, nos phrases vibrent, il faut chercher encore et toujours, c'est sûrement ça qu'elle veut, la littérature, oui, c'est sûrement ça, elle veut que tous autant que nous sommes nous ne soyons jamais satisfaits, voilà, la littérature déteste la satisfaction et c'est pourquoi on déteste la littérature parce qu'on aime quand même, on aime bien être satisfaits et en même temps on sait pertinemment que dès qu'on est satisfait on est en voie de fixation, de sclérose, d'immobilisation, on prend le risque de la mort, alors ce que veut la littérature c'est qu'on continue encore et toujours à chercher sans répit, ce que veut la littérature c'est qu'on soit bel et bien vivant, et du coup je peux le dire, oui, ce que veut la littérature, je le veux bien aussi.